

Affinité

Il y a chez les compagnons anarchistes un rapport ambivalent à la question de l'organisation. Aux deux extrêmes se trouvent d'un côté l'acceptation d'une structure permanente, dotée d'un programme bien défini, avec des moyens (même si c'est peu) à sa disposition et subdivisée en commissions, et de l'autre le refus de tout rapport stable et structuré, y compris pour une courte période.

Les classiques fédérations anarchistes (vieille et nouvelle manière) et les individualistes constituent les deux extrêmes de quelque chose qui cherche tout de même à échapper à la réalité de l'affrontement. Le compagnon qui adhère aux structures organisées espère que la croissance quantitative produira une transformation révolutionnaire de la réalité. Il se permet l'illusion bon marché de pouvoir contrôler toute involution autoritaire de la structure et toute concession à la logique du parti. Le compagnon individualiste est jaloux de son propre moi et craint toute forme de contamination, toute conces-

sion aux autres, toute collaboration active, estimant que ce sont des capitulations et des compromis.

Les compagnons critiques vis-à-vis de la question de l'organisation anarchiste et qui refusent l'éventuel isolement individualiste, n'approfondissent aussi souvent la problématique qu'en termes d'organisation classique. Ils réussissent rarement à penser d'autres formes de rapports stables.

Le groupe de base est perçu comme l'élément inscriptible de l'organisation spécifique et la fédération entre les groupes, sur base d'une clarification idéologique, en devient la conséquence logique.

Ainsi, l'organisation naît avant les luttes et finit par s'adapter à la perspective d'un certain type de lutte qui – c'est du moins ce qu'on présuppose – fera grandir l'organisation même. De cette manière, la structure se révèle une forme vicairie par rapport aux décisions opératives prises par le pouvoir, ce qui dominera pour différentes raisons la scène de la lutte des classes. La résistance et l'auto-organisation des exploités sont perçues comme des éléments moléculaires, pouvant être saisis ici et là, mais qui ne deviennent significatifs que lorsqu'ils commencent à faire partie de la structure spécifique ou se laissent conditionner dans des organismes de masse sous l'égide (plus ou moins affirmée) de la structure spécifique.

De cette façon, on reste toujours en position d'attente. Nous sommes tous comme en liberté provisoire. Nous scrutons les attitudes du pouvoir et nous tenons prêts à réagir (toujours dans les limites du possible) face à la répression qui nous frappe. Nous ne prenons presque jamais l'initiative, nous n'abordons presque jamais les interventions à la première personne, nous ne renversons presque

jamais la logique des perdants. Celui qui se reconnaît dans les organisations structurées attend une improbable croissance quantitative. Celui qui œuvre à l'intérieur des structures de masse (comme par exemple dans l'optique anarcho-syndicaliste) s'attend à ce que des petits résultats défensifs d'aujourd'hui découle le grand résultat révolutionnaire de demain. Celui qui nie tout cela, attend de la même façon, il ne sait pas très bien ce qu'il attend, souvent il est renfermé dans la rancœur contre tous et tout, sûr de ses propres idées sans se rendre compte qu'elles ne sont que le vide du renversement en négatif des autres affirmations organisatrices et programmatiques. Il nous semble que d'autres choses sont possibles.

Partons de la réflexion qu'il est besoin de construire des contacts parmi des compagnons pour passer à l'action. Seuls, on n'est pas en condition de pouvoir agir, à part en réduisant cet agir à une protestation platonique, aussi sanglante et terrible puisse-t-elle être, mais toujours platonique. Vouloir agir de manière incisive dans la réalité nécessite d'être beaucoup.

Sur quelle base trouver d'autres compagnons ? Que nous reste-t-il, si nous écartons a priori l'hypothèse des programmes et des plateformes fixés une fois pour toutes ? Il nous reste l'affinité.

Parmi les compagnons anarchistes existent des affinités et des divergences. Je ne suis pas en train de parler ici d'affinité de caractère ou personnelle, c'est-à-dire de ces aspects sentimentaux qui lient souvent les compagnons entre eux (l'amour en premier lieu, l'amitié, la sympathie etc.). Je parle d'un approfondissement de la connaissance réciproque. Plus cet approfondissement croît, plus l'affinité peut grandir et dans le cas contraire, les divergences

peuvent devenir si évidentes que toute action commune en est impossible. La solution reste confiée à la profonde connaissance réciproque, qui est à élaborer à travers une analyse projectuelle des différentes questions que pose la réalité de la lutte de classe.

Il existe tout un éventail de questions qui, en général, ne sont pas expliquées dans leur entièreté. On se limite souvent à des problèmes plus proches, car ce sont ceux qui nous touchent le plus (répression, prisons etc.)

Mais c'est justement dans notre capacité d'approfondir la question que nous voulons affronter, que réside le moyen le plus adéquat pour établir les conditions de l'affinité commune, qui ne peut certes pas être absolue ou totale (à part quelques exceptions très rares), mais peut être suffisante pour établir des rapports adéquats pour l'action.

Si nous réduisons nos interventions aux aspects plus évidents et superficiels, si nous ne retenons que les questions immédiates et essentielles, nous ne saurons jamais découvrir les affinités qui nous intéressent, on sera toujours à la merci des contradictions imprévues et surprenantes, capables de ravager tout projet d'intervention dans la réalité. J'insiste sur le fait qu'il ne faut pas confondre affinité et sentiment. Nous pouvons considérer des compagnons comme affines sans qu'ils nous soient très sympathiques, et à l'inverse, des compagnons avec qui nous n'avons pas d'affinité, attireront notre sympathie pour d'autres raisons.

Il ne faut d'ailleurs pas laisser entraver sa propre action par de faux problèmes, comme par exemple celui de la soi-disant différenciation entre les sentiments et les raisons politiques. Dans ce que je disais auparavant, il peut sembler que les sentiments sont à tenir séparés des analy-

ses politiques et qu'on pourrait donc, par exemple, aimer une personne qui ne partage pas nos idées et vice-versa. Par extrapolation, ceci est possible, tout aussi déchirant que cela puisse être. Mais dans le concept de l'approfondissement de l'éventail des questions, concept exprimé ci-dessus, il faut aussi inclure l'aspect personnel (ou, si tu préfères, les sentiments), dans le sens où nous soumettre de manière instinctive à nos impulsions est souvent dû à un manque de réflexions et d'analyses, sans que nous soyons capables d'admettre être simplement possédés par le dieu de l'excès et de la destruction.

Même si c'est quelque peu nébuleux, on pourrait déduire de tout cela une première approche de notre manière de considérer le groupe anarchiste : un ensemble de compagnons liés par une affinité en commun. Plus le projet que ces compagnons construiront ensemble sera approfondi, plus grande sera leur affinité. Il en découle que l'organisation réelle, la capacité effective (et non fictive) d'agir ensemble, donc de se retrouver, d'étudier un approfondissement analytique et de passer à l'action, est en rapport avec l'affinité et n'a rien à voir avec les sigles, les programmes, les plateformes, les drapeaux et les partis camouflés.

Le groupe d'affinité est donc une organisation spécifique qui se rassemble autour d'affinités communes. Ces affinités peuvent ne pas être identiques pour tous, les différents compagnons auront des nuances infinies d'affinité, d'autant plus variées que l'effort d'approfondissement analytique qu'ils réussissent à faire sera ample.

Il en découle que l'ensemble de ces compagnons connaîtra lui aussi une tendance à la croissance quantitative, mais celle-ci est limitée et ne constitue pas le

seul but de l'activité. Le développement numérique est indispensable pour l'action et aussi une confirmation de l'amplitude de l'analyse qu'on est en train d'élaborer et de sa capacité à découvrir en chemin des affinités avec un plus grand nombre de compagnons.

Il en découle aussi qu'un tel organisme finira par se fournir des moyens communs pour intervenir. En premier lieu, un instrument de débat nécessaire à l'approfondissement analytique, capable, autant que possible, de fournir des indications sur le gigantesque éventail des questions et en même temps, de constituer un point de référence pour la vérification – au niveau personnel ou collectif – des affinités ou des divergences qui surgiront sur la route.

Pour finir, il faut ajouter que, si c'est l'affinité qui rassemble un groupe de ce type, son aspect propulsif est l'action. Se limiter au premier aspect et sous-estimer le deuxième entraîne le dessèchement de tout rapport dans le perfectionnisme byzantin.

Individu, groupe affinitaire et organisation informelle *

Si nous voulons comprendre la possibilité d'utiliser et d'élaborer un instrument comme le groupe affinitaire, et donc l'organisation informelle et insurrectionnelle, il faut essayer de comprendre pourquoi nous proposons cet instrument. Si le problème nous intéresse, alors il faut l'approfondir. S'il ne nous intéresse pas, l'importance du pourquoi de cet instrument, du pourquoi nous le considérons comme plus adapté à la réalité, s'éteint d'elle-même.

Si on étudie un instrument organisationnel et révolutionnaire, cet instrument n'est pas imposé par la grandeur du Saint-Esprit, mais parce que nous le choisissons, suite à une décision individuelle ou collective. Et nous le choisissons parce qu'il peut être un instrument plus adéquat que d'autres instruments, c'est-à-dire un instrument

capable, mieux que d'autres, d'être incisif dans la réalité qui nous oppresse. La décision qui nous amène à une telle conclusion n'est souvent pas très claire. Nombre de compagnons sont attirés par un facteur sentimental, romantique ou irrationnel, et surtout par l'envie, ce qui les conduit plus à se tourner vers l'organisation insurrectionnelle que vers l'organisation de synthèse, vers la structure quantitative. Ce choix à priori est très beau, mais il ne tente pas à approfondir l'utilisation d'un instrument révolutionnaire. Pour qu'un tel approfondissement se produise, si on le considère comme important, il faut comprendre pourquoi cet instrument, au vu des mutations de certaines conditions objectives, est, disons, plus adapté à la lutte révolutionnaire que l'instrument anarcho-syndicaliste ou syndicaliste révolutionnaire.

Un tel choix ne garantit rien du tout en soi. Pourquoi certains d'entre nous se nomment-ils insurrectionalistes ? Parce que le mot est plus beau ? Parce qu'ils estiment que l'insurrection est un instrument plus adéquat ? Pourquoi des groupes affinitaires plutôt que l'organisation de synthèse ? L'homme a découvert de très nombreuses formes pour se mettre ensemble avec d'autres. Pourquoi pensons-nous que le groupe affinitaire est la meilleure organisation ? C'est de cela que nous voulons discuter.

Mais si nous ne comprenons pas ce qui a changé ces dernières années, on ne peut pas répondre à ces questions et avancer. La structure du capital et de la formation économique et sociale est différente de celle des années 70, et est également différente de celle du début des années 80. Je ne propose pas de passer trois jours à discuter d'économie politique, mais ces aspects ne sont pas si détachés de ce qui nous intéresse ici. Dans le cas

* Transcription des interventions lors de la rencontre à Rovereto (Italie) autour de *Individuo, gruppo di affinità, insurrezione*, 24, 25 et 26 décembre 1994.

contraire, il nous faudrait conclure : j'aime l'insurrection parce que l'insurrection est chouette.

Je pense que la connaissance ne devrait pas faire peur. Peut-être peut-elle ennuyer ; tu te dis « ça suffit », cette question ne me plaît pas, arrêtons-nous là, passons maintenant à un autre point. Mais peur, ça non. Approfondir les aspects théoriques de ce problème ne peut pas être contre-productif. Faisons attention, avec un peu d'intelligence : nous ne sommes pas venus ici pour participer à un séminaire sur l'économie politique ou l'histoire récente. Mais je refuse d'admettre que ces réflexions n'aient aucun rapport avec ce qui nous intéresse ici.

★ ★ ★

Il est clair que l'homme a utilisé certains instruments à différents moments de son histoire. Mais si on sort les expérimentations à caractère social, anarchiste, révolutionnaire, de leur contexte historique, il me semble qu'elles ne signifient plus la même chose. En fait, il n'est pas vrai qu'il y ait un manque de contact entre la réalité qu'on a en face de nous et nos expérimentations. Ce contact existe, et il est tellement fort, que l'idée, le désir, l'effort, et aussi la volonté de contrecarrer une éventuelle adaptation à la contradiction de classe, ne sont pas détachés du contexte dans lequel on se trouve. On ne peut pas mettre le contexte entre parenthèses.

Lorsqu'on parle d'instrument « adéquat », il ne s'agit pas pour autant de soumettre ses désirs, au sens où il faudrait mettre de côté ses aspirations et ses envies afin d'être plus adéquat : ça, c'est ce que font les politiciens. C'est l'idéologie fonctionnaliste qui impose de mettre

de côté ses propres envies pour jouer la carte de l'instrument le plus efficace. Nous choisissons un autre jeu. Quand on parle de quelque chose d'« adéquat » au sens révolutionnaire, on n'entend pas « adéquat » au sens fonctionnaliste. Il s'agit évidemment d'une autre sorte d'« adéquation », au sens où le choix, son propre choix, correspond aujourd'hui probablement le mieux (même si ce n'est pas certain), et pour la première fois, aux mutations du capitalisme. Le choix informel et insurrectionnaliste me plaît, et m'aurait aussi plu au 19^e siècle, même si pour autant que j'en sache, il n'était pas adéquat aux conditions de la lutte à ce moment-là.

Il pourrait être intéressant de réfléchir à ce pourquoi. Si nous traînons souvent une lourde charge, résultat de nos choix, il se pourrait aussi que dans un avenir pas trop lointain, on se retrouve dans une situation où ces mêmes choix seront, peut-être pour la première fois, compréhensibles. Et il se peut qu'on ne soit pas préparés à une telle éventualité. Approfondissons ce problème : est-ce que nous réussissons vraiment aujourd'hui à dire quelque chose aux gens, à faire en sorte que les gens nous comprennent ? Ce n'est pas une question insensée, vu que notre discours pourrait devenir dans quelques années le plus adéquat, si ce n'est le seul, encore capable de renverser l'ordre actuel. Est-ce que dans une telle éventualité, on réussira à être à la hauteur de la situation ? Je ne sais pas. On ne se pose même pas la question. Il nous suffit de savoir que nous sommes différents, que nous sommes anarchistes, que nous avons quelque chose que les autres ne comprennent pas, que nous sommes les seuls dépositaires de la vérité. La réalité dans son ensemble tend pourtant à se transformer d'une manière qui pourrait

aussi devenir incompréhensible. Incompréhensible pour ces anarchistes qui se croient aujourd'hui beaucoup plus révolutionnaires que les gens ordinaires. Faites le test avec n'importe quel discours, un discours sur le quotidien qui ne relève pas d'arguments canoniques, qui ne soit pas un thème spécifique à nos bavardages ultra-extra-super révolutionnaires, essayez de parler de n'importe quel thème, et on verra alors si le bon sens des gens n'a pas souvent une capacité plus grande de comprendre ce qu'il faudrait faire, à quel point il faudrait attaquer. Alors que nous autres, avec toute notre complexité, nous n'y arrivons pas.

C'est ça que je veux dire. Nous avons probablement une mentalité de minorité, et aujourd'hui la réalité est en train de changer d'une telle façon que cette mentalité pourrait ne plus être adéquate. Peut-être qu'une telle mentalité était adéquate autrefois, lorsque les structures qu'il fallait combattre étaient différentes. Dans les années 30, les compagnons anarchistes allaient en Espagne pour participer à la révolution, et qu'est-ce qu'ils y trouvaient ? Ils trouvaient une situation organisée par l'armée républicaine, et se voyaient donc obligés de violenter leurs propres idées en reconnaissant qu'à l'intérieur de structures autoritaires et militaristes, il y avait encore quelque chose à faire pour combattre le pire. Ils se violentaient, acceptaient un contexte auquel ils ne pouvaient qu'être étrangers, et finissaient assassinés sans avoir pu se défendre.

On pourrait dire : pourquoi se poser de tels problèmes ? Mais ne pas se les poser revient à retourner à la position d'une minorité qui, consciente de ses finesses intellectuelles et morales, n'a pas de problèmes. Voilà pourquoi

elle ne sait pas quoi faire dans une situation qui a changé, comme cela s'est passé tant de fois. Et en fin de compte, cette minorité n'est pas intéressée à comprendre ce qui est en train de se passer.

* * *

Voyons quelles sont les considérations qui permettraient, au moins en partie, d'approfondir les problèmes de l'insurrection. Les occasions, voire les simples échanges d'approfondissements théoriques, se font rares, car (lors de rencontres), on se limite souvent à se raconter ce qui se passe dans les différentes situations locales. A l'époque, ça se passait encore plus souvent, mais il y avait aussi beaucoup plus de gens qui y participaient. Quelqu'un se levait alors, et disait : « Je suis de Forlimpopoli. A Forlimpopoli, on fait ci, ça et ça », puis ça continuait avec un autre, et ainsi de suite. Des journées entières passaient en écoutant de tels comptes-rendus, et à la fin tout le monde se sentait enrichi en matière d'informations, mais ça ne pouvait pas suffire. Je pense que derrière ceux qui se levaient et disaient « là, on fait ça et ça », se cachait aussi une sorte de vérification informelle d'un mandat, comme on disait à l'époque. Les compagnons déléguaient : « Tu dois aller là, tu dois dire que nous sommes tant et tant, que nous faisons ci et ça, rien de plus : sept tracts, quatorze affiches. » J'ai bien peur qu'on ait bien peu avancé lors de telles réunions, justement à cause de toutes ces quantifications. Il aurait probablement suffi de prévoir un laps de temps circonscrit pour faire de telles déclarations.

Ma proposition de ce matin était, disons, de ne pas sortir les poissons directement de l'aquarium, parce que si

on les sort, ils meurent. J'ai donc proposé de discuter d'abord sur l'aquarium, ensuite sur l'eau, et finalement sur les poissons. C'était évidemment une idée d'étourdi.

D'autres ont par contre suggéré, par amour de faire les choses vite et bien (deux choses contradictoires) : attrapons les poissons et sortons-les de l'aquarium. Mais qu'est-ce qu'on en fait alors ? On les transforme en quelque chose d'abstrait, on les place dans une situation absolument métaphorique qui ne correspond nullement à la réalité ? Si nous commençons par parler de l'individu, de l'affinité, de l'insurrection, et ce sont bien sûr des sujets importants, comme chacun d'entre nous a des idées enracinées sur la question, tout le monde essayera de donner des réponses personnelles (l'expérience personnelle est parfois mauvaise conseillère), ou peut-être simplement des explications. Pour éviter cela, j'avais follement pensé pouvoir retourner le raisonnement, parler d'abord du contexte dans lequel ces poissons nagent, puis de l'eau dans laquelle ils se trouvent, et seulement ensuite des poissons eux-mêmes. Mais il me semble que ce n'est pas possible, ou du moins que cela deviendrait très compliqué.

★ ★ ★

Lors des discussions d'hier, on semblait ressentir le besoin de clarifier le rapport entre vouloir faire des choses, intervenir dans la réalité avec une urgence parfois maximale, une sorte d'impulsion en nous ; entre vouloir faire des choses, et essayer de jeter une lumière théorique sur ce vouloir, qui permettrait de mieux l'orienter. Hier, on remarquait un besoin ou un désir de mieux élaborer,

d'approfondir le rapport entre ce qu'on pourrait appeler « théorie » et « pratique », entre pensée et action, entre la façon de transformer la réalité, d'intervenir dans la réalité, et la façon d'y réfléchir.

C'est un problème théorique qui a son importance, mais qui n'est pas détaché du problème pratique de comment s'organiser, des différents rapports qu'on peut avoir, des façons de se rassembler et de décider ce qu'on veut faire. C'est un rapport important que nous avons souvent pris en considération : il s'agit de la manière dont la volonté fonctionne en chacun d'entre nous, du fait de décider de faire quelque chose, et de la réalité qui se trouve en face de nous. C'est surtout dans la théorie que la volonté est maître du monde. On peut vouloir n'importe quoi, et nous rêvons souvent que nous réussissons à renverser le monde. Quand on soumet ce désir, ce rêve de la volonté, à un minimum d'analyse plus approfondie, à une analyse critique, on comprend alors que les obstacles qui se dressent entre nos volontés et la possibilité de les réaliser ne sont pas tellement liés à ce qu'on a en face de nous, à ce qui nous empêche de réaliser ce que nous voulons faire, mais a beaucoup plus souvent à voir avec quelque chose en nous, avec une connaissance mauvaise ou imparfaite du vouloir faire.

Il existe certes un rapport entre la connaissance et la volonté, entre la capacité de connaître et la capacité de vouloir. En un sens, à propos d'un des points les plus délicats de l'analyse de la volonté, les anarchistes se sont selon moi souvent noyés dans beaucoup de superficialités.

Il n'est pas facile de clarifier ces problèmes. D'un côté, il y a le constat que nous pouvons vouloir quelque chose, et en déduire que nous sommes toujours, et à tout mo-

ment, capables de choisir le meilleur chemin, le chemin le plus efficace, pour réaliser cette chose-là ; d'un autre côté, il y a l'affirmation qu'il faut simplement vouloir ce qui nous tient le plus à cœur, ce qui traduit le mieux nos désirs. Qui souhaite introduire cette séparation sur laquelle règne une confusion énorme ?

La première cause de cette confusion est le fait que certains d'entre-nous sous-estiment l'approfondissement théorique de la réalité. Beaucoup d'entre-nous pensent que cet élément, la « théorie », est un simple additif, et qu'au cours du temps, au cours de l'action, au cours de l'élaboration de notre agir, on viendra à le comprendre, à l'acquérir et à le gérer. Pourtant, il peut aussi se produire le contraire, c'est-à-dire que la capacité d'agir, de gérer sa volonté et donc de réaliser l'action soit mutilée, réduite et brouillée par l'imprécision de la connaissance, par le manque d'approfondissement de la connaissance.

Si on regarde les choses de cette manière, la différence entre la pratique et la théorie, la théorie et la pratique, commence à se dissiper. L'exercice de la volonté, de la capacité de transformation, est soumis à la capacité de comprendre. Entre l'agir et le comprendre, il n'y a pas de différence, car ces deux choses s'interpénètrent. On ne sait agir que dans la mesure de notre compréhension, et on ne sait comprendre que dans la mesure de nos agissements. Il est donc logique que celui qui s'enferme dans une tour d'ivoire et cherche à comprendre la réalité n'y comprenne rien, car il ne peut réussir à comprendre que ce qui se trouve dans sa bibliothèque. L'importance de l'action ne réside pas seulement dans sa capacité de transformer le monde, mais surtout dans celle de nous transformer nous-mêmes, avec notre capacité de com-

préhension. Mais cette faculté de transformation à travers l'action dépend à son tour de la façon dont on réussit à comprendre le monde, parce que c'est uniquement quand nous le comprenons que nous savons agir pour le transformer, que nous pouvons continuer à le comprendre pour continuer à pouvoir agir. Ce lien montre qu'il n'y a pas de différence entre la théorie et la pratique. A chaque fois que quelqu'un pense « oui, oui, cette analyse théorique ne m'intéresse pas », il devrait soumettre son jugement à un minimum d'approfondissement critique.

★ ★ ★

Hier, on disait : les changements de ces dernières années ne sont pas quelque chose qui ne nous concerne pas, qui ne concerne que le monde de la théorie, un monde qui pourrait être géré soit par nos ennemis, soit, dans la meilleure des hypothèses, par quelqu'un d'entre-nous qui se salirait un peu les mains, et à qui (souvent sur des questions urgentes, à court terme et à condition de clarté et de lisibilité) on déléguerait la tâche d'avancer quelque chose qu'on pourrait utiliser comme un instrument pour notre action. Non, ça ne marche pas comme ça, ça ne peut pas marcher comme ça, ça n'a jamais marché comme ça.

Si on fait maintenant un saut pour parler du concept d'« affinité », il faut immédiatement préciser que l'affinité n'est pas la sympathie, que l'affinité n'est ni l'amitié, ni l'amour, ni le fait d'aimer être ensemble avec quelqu'un, ni d'aller ensemble au cinéma, ni de coucher ensemble etc., mais quelque chose d'autre, quelque chose de plus. Mais c'est quoi, alors ? L'affinité, comme je la comprends,

découle de l'approfondissement du rapport à l'autre, d'un approfondissement qui signifie une meilleure connaissance de l'autre. Elle est à la base du concept dont on parlait tout à l'heure, c'est-à-dire une capacité majeure de comprendre la réalité. On réussit à déterminer une affinité avec quelqu'un, à l'identifier, en fonction de notre capacité de comprendre la réalité qui entoure l'autre et nous-mêmes. Si nous n'avons pas cette capacité de comprendre, et donc de connaître le monde autour de nous, on ne peut pas comprendre l'autre. L'autre n'est pas un atome séparé d'un monde qui est aussi le nôtre. S'il existe des différences dans le rapport entre le monde et l'autre, et le monde et nous-mêmes, alors ces différences doivent être connues avant de pouvoir parler d'affinité.

Si on parle d'affinité comme d'une chose basée sur des intérêts communs entre moi et l'autre, quels sont alors ces intérêts ? Ce sont les conséquences d'une réponse que l'autre entend donner à une condition sociale complexe, pas uniquement de nature économique, qui l'opprime. C'est en fonction de sa capacité à répondre à la réalité que l'autre nous est "connaissable", et pas en fonction d'aspects extérieurs : homme, femme, grand, petit, beau, moche, etc. Tous ces éléments peuvent être importants, mais ils ne sont pas déterminants. Dans ma vie, j'ai par exemple eu une très grande affinité avec des personnes avec qui je ne me sentais jamais d'aller au cinéma, parce qu'elles m'agaçaient. Mais c'étaient des personnes, des compagnons, en qui je reconnaissais la présence d'une affinité opérative et théorique avec moi, et avec qui je voulais faire quelque chose. Et même si j'ai été gâté dans cette circonstance particulière d'affinité, jamais je n'aurais été capable de toucher ces personnes. Une telle chose est-

elle possible ? C'est possible, je la crois possible. On tombe souvent dans l'erreur de croire que l'affinité peut être déduite de la sensation, de l'amabilité, de la disposition, de cette sorte de tolérance qui est souvent la conséquence d'un masque, d'une posture, d'un préjugé idéologique.

Donc, pour revenir à ce que je disais, le premier élément de l'affinité est la connaissance. Connaissance signifie approfondissement théorique, signifie tout ce qu'on a déjà dit avant : capacité d'agir, de transformer la réalité pour la comprendre, de la comprendre pour la transformer. Selon moi, la question de l'individu, de l'affinité, mais aussi la question de l'insurrection, et puis alors aussi celle des possibilités organisationnelles dont on parlera plus tard, doit partir d'un minimum de connaissance des mécanismes : subjectif, intersubjectif, objectif et inter-objectif. C'est-à-dire le fonctionnement de l'individu, le fonctionnement des rapports avec d'autres individus, le fonctionnement de la réalité.

★ ★ ★

Nombre de vos objections me font remarquer que ce que j'ai dit a causé plus de problèmes, plutôt que de contribuer, comme je le pensais, aux solutions. Prenons par exemple le problème de la connaissance. Quelqu'un a trouvé opportun de rappeler ici qu'il n'existe pas quelque chose comme de la connaissance absolue. C'est vrai. Sans s'accrocher aux concepts philosophiques du relativisme, dont on sait ce qu'ils valent, je suis d'accord avec cette affirmation. Je ne voulais en effet pas du tout dire "connaissance absolue". En parlant de connaissance, j'entendais évidemment la connaissance qu'il est possible

d'avoir. L'absolu ne nous appartient pas. Quand on parle de connaissance, on parle aussi souvent d'objectivité. J'ai peut-être prononcé ce mot, si je m'en souviens bien, mais au moment même de le faire, ça m'a fait peur. C'est un terme qui fait peur à cause de la prétention sous-jacente à l'absolu qu'il ne réussit pas à cacher. Une connaissance objective, belle et bien enracinée hors de nous, est loin de ma façon de voir les choses. La connaissance, particulièrement dans le cas du concept d'affinité, est tout ce qu'implique une perspective pratique d'action. On n'est pas en train d'en parler de façon abstraite, en termes purement philosophiques, mais dans le concret d'être réunis ici pour tenter de comprendre les possibles changements actifs de la réalité. Ce type de connaissance est nécessairement lié à un processus de changement continu, de transformation, de modification. Cela me semblait implicite dans le concept que j'utilisais, mais peut-être que ça n'était pas si clair.

Mais toutes les divergences par rapport au concept d'affinité ne sont pas implicites. Si quelqu'un dit par exemple qu'il n'aurait jamais cru possible de partager une activité avec quelqu'un pour qui il ne ressent aucune sympathie, il ne se rend pas compte du fait que cette sympathie provient justement de la connaissance. Et qu'une personne paraissant d'abord réservée et froide devient alors riche en sentiments, et donc sympathique.

★ ★ ★

Tentons de comprendre ce qui caractérise le passage entre le groupe affinitaire et l'organisation informelle. S'agit-il d'une « autre » affinité ? S'agit-il d'une affinité

que nous pouvons définir comme qualitativement pire que l'affinité qualitativement plus intense du groupe petit et limité ? Ou y-a-t-il un autre élément ? Il ne me semble pas possible de faire le pas organisationnel plus large, si on se base sur un élément qualitativement pire. L'aspect quantitatif ne m'intéresse pas ou, mieux, ce n'est pas l'aspect quantitatif qui m'intéresse. Bien sûr, je sais qu'on ne peut pas faire grand-chose à peu nombreux, mais il n'est pas certain que si on est nombreux, on arrive à faire mieux.

Quel est l'élément qui peut caractériser ce passage, celui qui peut amener l'individu à l'association et qui pour lui, au moins en ce qui concerne sa souveraineté individuelle, peut aussi signifier un sacrifice, ou une limitation, même s'il sera remboursé en différences plus intenses, en un horizon d'action plus ample ? Quel est cet élément ?

Selon moi, il faudrait chercher cet élément dans l'aspect projectuel. Grâce au projet, l'affinité qui semblerait pire au premier abord, plus modeste et plus limitée d'un point de vue qualitatif, en sort réévaluée sur un plan qualitatif différent. Le projet est en effet par définition un élément qu'on projette dans l'avenir, vers quelque chose qui n'est pas encore, tandis que l'affinité, dans son évaluation, est tournée vers le passé, vers quelque chose qui est déjà, même si elle est limitée et qualitativement moindre.

Il faut donc certes s'attacher à nos rapports, à nos connaissances, et à tout le bazar qui concerne l'affinité, mais la projectualité, cette amorce propulsive pour un changement orienté vers l'avenir, possède une qualité différente. C'est de cet aspect-là que provient l'autre contribution qualitative, une contribution qui peut aug-

menter et modifier les capacités qualitativement modestes de l'affinité initiale.

Comment fonctionne ce rapport ? Selon moi, on ne peut pas le saisir de manière mathématique, dans une équation qualitative entre l'affinité et le projet. Il faut faire quelque chose ? Alors on se met ensemble, et on le fait. Dans les organisations classiques, les organisations de synthèse, les structures autoritaires, cela fonctionne de la même façon. Le parti a par exemple ses locaux, rassemble ses membres, organise un congrès, prend des décisions. Mais là n'est pas le problème. Notre problème est en même temps beaucoup plus simple et beaucoup plus complexe. Plus simple, car on n'a pas de bureaucratie ; plus complexe, car notre façon de faire exige un approfondissement de certaines thématiques auxquelles nous, enfants de la quantité, ne sommes pas habitués.

Nous nous imaginons le projet comme un produit de la quantité : obtenir certains résultats, faire en sorte que les gens fassent certaines choses. Ensuite, de façon systématique, après avoir fait et réalisé tout ce dont on est capable, on a l'impression d'être punis, car les gens ne font pas ce que nous leur avons dit de faire, et qu'on ne réussit pas à atteindre nos buts. Et alors ? Alors, on se dit que notre action n'a pas eu de sens, car dans nos têtes, on a toujours la vision quantitative du projet, pas sa dimension qualitative.

Le problème n'est donc pas tellement l'affinité, car pour ça, on n'a qu'à regarder ce qu'on a à la maison, à différents niveaux. C'est surtout le passage à l'action, le passage à la transformation projectuelle de la réalité.

En fait, le projet aide à mieux comprendre l'affinité. A partir du projet, qui regarde vers l'avenir, qui ne parle

donc pas de ce qu'on est mais de ce qu'on veut, qui parle de ce qu'on veut faire et pas de ce qu'on a déjà fait, ce qui est bien différent. Examinons un peu plus ce dernier aspect. Dans une certaine mesure, il pourrait nous sembler que la somme mathématique d'affinités produit une plus grande affinité, une sorte de super-groupe. Cela est absurde. La somme des affinités ne produit rien, elle ne peut produire que des étrangetés si elle n'est pas cimentée par un projet, par quelque chose qui n'est pas encore, quelque chose qui doit encore advenir, par un inconnu radical substantiellement différent.

Les affinités sont les éléments du connu, et plus ils sont connus, plus ils peuvent être appréciés. Ils appartiennent à ce que nous sommes déjà. Maintenant, je ne veux pas qu'un quelconque philosophe vienne me préciser que nous ne savons pas ce que nous sommes. Mais au-delà de ce problème, on peut dire que mieux nous savons qui nous sommes et ce que nous voulons faire, plus l'affinité s'étend et trouve sa véritable réalisation dans les choses que nous voulons faire. C'est là le véritable terrain de la connaissance, celui où l'on expérimente nous-mêmes et l'autre, et donc celui où à travers l'auto-expérimentation et l'expérimentation, nous nous connaissons nous-mêmes et les autres. Voilà le véritable fondement de l'affinité.

Il est clair que si je me limitais à la question de l'affinité et basta, je choisirais l'affinité la plus complète, la plus significative. Mais pourquoi me limiter ? Dans toute ma vie, je ne trouverais probablement à ce niveau que peu de gens avec lesquels je pourrais parler. Mais ce n'est pas la question qui nous occupe ici. Comment faire un pas supplémentaire en fonction du projet qui nous intéresse ? Non parce que ce serait une façon intelligente

d'avancer vers un but ultime, de transformer mon action en quête de la beauté de la vie, quitte à se résigner à l'économie du faire. Ce n'est pas ça. Si je voudrais mener une vie parfaite, je ne rencontrerais peut-être même pas deux personnes avec qui parler, peut-être resterais-je tout seul. Peut-être, que sais-je, que je ne resterais pas même avec moi tout seul. La projectualité transforme donc le concept d'affinité, et permet d'y voir un peu plus clair quant au passage du groupe affinitaire à l'organisation informelle.

Je ne vois d'ailleurs pas de quelle manière ce passage pourrait être assimilé – comme cela a été fait, certainement de mauvaise foi – à l'organisation de synthèse, voire pire encore, à un rapport de contrôle et d'autoritarisme organisationnel. Cela me semble vraiment n'importe quoi. L'organisation de synthèse ne tient en effet pas compte des différences, elle tend justement à les synthétiser, donc à les transformer en absence de différences, afin de pouvoir s'ériger en représentant de ce qui se trouve en son sein, donc de différences déjà synthétisées. Les multiples commissions d'une organisation de synthèse servent par exemple comme éléments de recyclage et de transformation du monde extérieur. Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec l'organisation informelle ?

L'élaboration d'un projet
